

## Le Vaucluse ouvre ses écluses

1992

Depuis quelques années, avec quelques-uns de mes clients, nous saisissons l'occasion des vacances d'automne pour nous livrer à l'escalade sur des sites de France ou d'Italie. Plaisir de la grimpe, plaisir de découvrir de beaux coins de nature, amitié et bonne humeur partagées. En septembre, je conduis Kathy, Elisabeth, Otto, et nous avons jeté notre dévolu sur deux paradis de la varappe : les Dentelles de Monmirail et Buis-les-Baronnies. Les noms déjà sont évocateurs. Le 20, nous quittons la Suisse en deux voitures : celle de Kathy qui en aura besoin en fin de semaine pour se rendre chez des parents, et la précieuse Renault rouge d'Otto.

Nous arrivons en fin de journée dans la coquette bourgade de Beaume-de-Venise, à quelques kilomètres de Vaison-la-Romaine, au pied des Dentelles. Généralement, nous logeons dans des gîtes d'étape, des refuges ou des cabanons (Calanques). Mais ce printemps, avec Danièle, nous avons découvert l'agréable petit camping de Beaume et c'est la solution que j'ai proposée à mes clients. A la réception, Fabienne nous enregistre. Je connais un coin tranquille, rive gauche, au-delà du ruisseau et j'espère qu'il sera libre ?... Oui, il n'y a personne dans ce secteur isolé, c'est pour nous et nous plantons nos deux tentes. Celle que je possède est un héritage de mes amis français Robi et Rémy. Nous allons dîner à l'hôtel St-Roch.

21 septembre : Nous passons la journée à grimper aux Dentelles. Le temps reste couvert avec un vent du sud. En fin de journée, promenade dans le village. Repas au restaurant des Dentelles. Durant la nuit, j'entends au loin des grondements de tonnerre. Quelques gouttes éparses percutent la toile.

22 septembre : Vent fort. Petit déjeuner sur la grossière table de bois peinte en vert. Les feuillages nous protègent. D'ailleurs le temps s'éclaircit, il y a même quelques rayons de soleil. Le ciel provençal ne saurait mentir ! Montée en voiture au col de Cayron. Marche vers les Dentelles. On entend le vent mugir sur la crête de la muraille. Attaque de la voie du Trou. J'ai à peine amorcé la deuxième longueur que l'orage éclate. Et vite, rappel, en bas. Dans la descente du pierrier, à la course, on se fait tremper. Retour au village. La route est déjà jonchée d'arbres rompus. Camping. Nous pique-niquons sous un surplomb. D'où nous sommes, il n'est pas possible de voir le pont de bois et de contrôler si le niveau du ruisseau croît. Je ne suis pas tranquille et nous abrégeons notre casse-croûte. L'eau est boueuse, mais heureusement il reste encore de la marge jusqu'au pont. Nous devons par prudence le franchir sans tarder car le chemin est un cul-de-sac. Nous mettons à l'abri de l'eau, dans les voitures, tout ce que la pluie pourrait endommager. Je pars avec Kathy, nous allons parquer vers la réception. Otto veut juste plier son sac de couchage. A tout de suite.

La grêle éclate. Nous craignons pour le pare-brise et nous essayons de nous approcher d'un petit auvent où nous allons attendre la fin du déluge. Ça dure. Eclairs en continu. On se croit dans le tourbillon d'une machine à laver ! Combien de temps ? Une demi-heure ? Trois quarts d'heure ? On ne voit rien. Otto a dû passer derrière nous. Peut-être attend-il au village.

Quand une accalmie se dessine, nous revenons vers notre place de camping avec le dessein de tout emporter : on ne peut plus envisager de coucher sous tente ce soir, tout sera trempé. Marche arrière, retour, un angle... et là stupeur : un fleuve boueux et impétueux s'offre à nos yeux hagards, charriant troncs, caravanes, meubles, tonneaux, véhicules. Des tentes, du pré, des arbres, du terrain même où nous étions, il ne reste rien !

Je n'imagine pas un instant que, quand l'autre voiture s'est présentée pour le franchir, peut-être une minute après nous, le pont avait déjà disparu ! Je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui, que la montée de la crue n'est pas forcément progressive mais que l'eau peut arriver comme une vague si, en amont, un barrage naturel s'est d'abord formé et qu'il cède d'un coup sous la force accumulée.

Nous prenons la mesure de la catastrophe. Vite, demi-tour, fuyons vers le haut du village, en direction de La Fare. Les rues sont des torrents, nous zigzaguons entre les obstacles et remontons le courant. J'avise une cour libre devant une maison et nous y garons notre véhicule. Aussitôt une voix

suppliante nous parvient : « Vite, vite, monsieur-dame, aidez-moi, je suis envahie par l'eau et mon mari est paralysé » ! On se précipite. L'infirmier, en chaise roulante, est au sommet d'un escalier. L'eau pénètre à flot par la cheminée. Pendant une heure, armés de seaux et de serpillières, nous écopons sans interruption le rez-de-chaussée. Des voisins arrivent à la rescousse.

Quand la situation s'est normalisée et que la pluie cesse, nous partons à la recherche de nos deux amis. La dame qui réalise qu'on est au camping nous propose de nous héberger tous. Elle se morfond de ne pouvoir nous offrir même un thé, mais l'eau potable est coupée.

Le camping dévasté est en déroute. Au village nous cherchons partout la voiture d'Otto. Chaque véhicule rouge fait monter l'espoir, chaque fois déçu. Passons à la gendarmerie, à la mairie. Deux Suisses ? Non rien. Et puis, risible si ce n'était tragique : « On ne peut rien faire tant que le plan O R S E C n'a pas été décrété » ! (acronyme de Organisation de Secours). Inquiétude insupportable. Lassitude extrême. Le malheur aurait-il frappé ?

Kathy va attendre au restaurant Lou Castellet. Pour la énième fois, je prends la direction du camping. Et soudain des appels me parviennent de l'autre rive. Soulagement total quand j'aperçois les têtes d'Otto et d'Elisabeth qui émergent d'une grotte de la falaise où ils se sont réfugiés. Je tente de saisir leurs paroles :

« ... Une corde ! Place-nous une corde en haut de la falaise pour qu'on puisse s'échapper... »

Ils n'ont pas encore réalisé que le grand pont qui relie les deux parties du village n'existe plus. Je n'ai plus la moindre corde, elles étaient dans la Renaud manifestement emportée.

« ... L'eau a baissé. Vous pouvez atteindre le St. Roch. Nous allons faire le détour qu'il faut pour venir vous récupérer... »

Mais là, j'étais un peu trop optimiste : toutes les routes sont inondées et barrées, les ponts ont été détruits ou sont submergés. Même par Orange, il n'y a pas de possibilité, l'Ouvèze subit une crue immense. Vaison-la-Romaine est sinistrée, avec des morts. Pas de téléphone, pas d'électricité, plus d'eau potable. Nous sommes tous les quatre saufs, mais les retrouvailles, ce n'est pas pour ce soir. Nos deux amis passeront la nuit au St-Roch transformé en hospice et nous, nous retournerons chez la dame du haut du village. Elle est tout heureuse de pouvoir nous rendre service et rassurée de nous avoir sous son toit en ces heures tragiques. Elle se morfond de ne pouvoir communiquer avec ses enfants qui habitent le Nord de la France, pour les tranquilliser, mais toutes les lignes sont coupées. A la lueur de bougies, nous partageons un frugal repas. Le mari, Lucien, a 71 ans. L'attaque qui l'a laissé à demi-paralysé date du premier avril dernier. Son épouse est une ancienne institutrice.

Nuit agitée par tant d'images hallucinantes.

23 septembre : Le matin, nous nous rendons à ce grand pont sur la Salette qui n'est plus que moignons. Le St-Roch est visible et bientôt arrive Elisabeth. En suivant la berge vers l'aval, nous réussissons à nous rapprocher et à communiquer. Quelques routes sont praticables ce matin. La patronne de l'hôtel va les convoier de notre côté. Une heure plus tard, on se retrouve au village dans des embrassades émues qui disent bien quel a été le niveau de tension vécu les heures passées.

Hier, quand ils ont voulu, juste après nous, emprunter le petit pont, celui-ci était déjà noyé. Otto a lancé sa voiture le plus haut possible dans un talus et ils sont montés vers la falaise. Là, ils ont eu le temps de voir la rivière grossir, grossir... Même s'ils se trouvaient à une distance respectable du courant, le fait de voir gonfler la crue et d'être acculé à la paroi infranchissable avait de quoi déstabiliser les plus aguerris ! L'eau a fini par atteindre la voiture. Celle-ci s'est mise à flotter et à tourner longtemps dans un tourbillon avant d'être, d'un coup, happée par le courant et laminée en passant sous le grand pont alors encore debout. Je pense aux soins qu'Otto prodiguait à sa bagnole, toujours impeccable, la moindre égratignure effacée de suite, une trousse à outils complète et rutilante...

Le reste de la journée se passe en formalités et en recherches. On espère naïvement retrouver l'épave. Nos deux amis sont en short et tous leurs effets, leurs papiers, leurs cartes, sont restés dans le coffre où l'on avait pensé qu'ils seraient le mieux abrités ! Nous inspectons aussi loin que possible les rives dévastées de la rivière. Chaque rencontre fortuite est l'occasion d'échange : besoin de

solidarité et besoin d'exprimer les heures poignantes. A Aiguyans, nous faisons la connaissance du propriétaire d'un petit restaurant isolé. Pas rasé, et encore sous le coup, il nous dit comment il s'est réfugié sur le toit de son établissement et a vu une énorme bille de bois traverser sa maison sans ralentir ! On a pu le secourir avant que tout ne s'effondre. Les vignerons se désolent, le raisin était juste à maturité, ils n'ont même plus le terrain de leurs vignes. Nous restons silencieux et discrets face à leur détresse.

Dans l'après-midi, par des routes détournées, tout le bassin de l'Ouvèze étant sinistré, nous prenons la direction de la Suisse, notre pensée tournée vers Vaison-la-Romaine qui compte ses morts.

Guy Genoud (1942 – 2022)

Vissoie

Guide de haute montagne